Case
FRC
6168

L'OMBRE PLAINTIVE
DE
MARAT,
AUX RÉPUBLICAINS FRANÇAIS.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor! VIRG.

MLW 11447

L'OMBRE PLAINTIVE

DE

MARAT,

AUX RÉPUBLICAINS FRANÇAIS.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

L'OMBRE PLAINTIVE
DE
MARAT,
AUX RÉPUBLICAINS FRANÇAIS.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor! VIRG.

PEUPLE français, c'est *Marat*, c'est votre ami, c'est son ombre plaintive et gémissante qui vous parle: prêtez l'oreille à ma voix, écoutez mes conseils et imitez l'exemple que je vous ai laissé.

En arrivant dans l'Elisée, j'ai moins regretté la vie que le plaisir de n'avoir point achevé mon ouvrage et d'être entré dans le tombeau sans vous faire mes adieux, et vous laisser libres et heureux. Sans doute je ne devois pas m'attendre à une fin si cruelle et si précipitée.

Quoi! pour avoir démasqué des scélérats, des traîtres, des concussionnaires, des fourbes, des tyrans et des monstres, j'ai été poignardé au milieu de vous et au sein de ma famille! Quoi! j'ai expiré sous la main sanguinaire d'une scélérate que j'avois accueillie avec bonté! O ciel! mon patriotisme épuré, mon attachement à mes frères républicains, devoient-ils être ainsi récompensés? Est-ce là le prix de mon ardent civisme et de ma haine pour les ennemis du peuple français? Ce n'est point que je regrette la vie; je me suis mille fois exposé à la perdre, en arrachant généreusement le voile à tous les monstres qui vouloient asservir le genre humain. Le jour de mon assassinat a été sans doute celui de ma gloire; il sera pour la postérité, comme pour mes contemporains, un évident témoignage que j'ai détesté les royalistes et leurs suppôts rampans. On lira dans les archives de l'histoire que les meurtres leur étoient familiers; qu'ils se croyoient paîtris d'un autre limon que nous; que quand on leur déplaisoit, on devenoit leurs victimes; qu'ils se servoient des hommes comme de jouets pour amuser leurs caprices, pour fournir à leurs besoins, à leur luxe et à leurs plaisirs. On saura que *Marat* osa les braver, les apprécier

dans leur juste valeur, les démasquer et les mépriser; enfin, qu'il les combattit avec un courage héroïque jusqu'à son dernier soupir, pour affranchir le peuple français des fers barbares qu'ils lui faisoient porter. Ma mort attestera la scélératesse d'une clique infernale, assez lâche pour ne pas oser m'attaquer, et assez perfide pour corrompre, pour séduire et fanatiser la tête d'une femme, pour en faire une furie et lui mettre les armes à la main pour venir m'assassiner en intéressant ma sensibilité. Les quatre parties du globe répèteront aux générations futures, qu'en perdant la vie j'ai cimenté de mon sang le grand édifice de la liberté et la chûte des *Bourbons*. Ils apprendront à tous les siècles que *Marat* fût l'ami des peuples, qu'il les éclaira, qu'il les encouragea à secouer les chaînes dont ils étoient garrotés, que s'il fût le martyr de sa généreuse popularité, ce ne fût qu'après avoir eu la gloire de préparer l'anéantissement et l'extinction des rois et des souvérains qui désoloient la terre.

Oui, peuple français! ton bonheur, ton indépendance et ton triomphe seront son ouvrage. Mais pour être digne de ta liberté, signale ta reconnoissance envers ton ami. Hâte-toi de te venger et de le venger lui-même; il ne

suffit pas que tu donnes des larmes à ses cendres, que tu jonches de fleurs son tombeau, que tu décernes des honneurs à sa mémoire, que tu ériges des monumens magnifiques pour perpétuer le souvenir des services qu'il t'a rendus, et que tu les places dans le temple de la gloire : il faut, il faut venger ton ami; tu le peux, tu le dois pour achever ton triomphe et ta félicité. Commence par massacrer tous les ambitieux, les traîtres, qui, en ce moment, t'environnent. Entends-tu soupirer l'ombre de *Marat* qui t'adresse ces représentations touchantes.

Hélas ! qu'avois-je fait à la cabale maudite du marais, à la race perverse des prêtres, des ci-devant nobles, des avides Bourvalais, *des altiers* Robinocrates, *des valets dorés du despote et de sa cour? Qu'avois-je fait aux concussionnaires, aux vexateurs, aux glorieux et à cette malheureuse fanatique, pour me sacrifier à leur vengeance meurtrière ?*

J'avois prêché l'union, l'égalité, la liberté, la haine des tyrans, l'amour des loix, le respect dû à la justice; j'avois recommandé au peuple de ne faire qu'une famille; je lui avois appris que tous les hommes étoient nés frères, qu'ils devoient vivre frères, qu'ils devoient se

liguer contre ceux d'entr'eux qui osoient vouloir les asservir à une domination qui répugnoit aux droits sacrés de la nature; je ne désirois que les rendre tous heureux et libres. Pour parvenir à leur racheter cet avantage, que des usurpateurs leur avoient fait perdre, je leur ai présenté le flambeau de la philosophie pour les éclairer; je leur ai démontré la fausse vanité des glorieux, la bassesse des rois, de leurs courtisans, de leurs flatteurs intéressés; je leur ai fait voir l'avarice des oppresseurs, la cruauté, la perfidie des valets, des gagistes, des complaisans, des publicains, des reptiles ambitieux du tyran. J'ai fait connoître aux peuples de la terre leurs intérêts, leurs forces et leurs prérogatives; j'ai prouvé à tous les hommes qu'ils étoient des hommes, et je leur ai fait sentir la nécessité de punir et d'humilier quiconque voudroit les enchaîner et les dépouiller; j'ai dévoilé les traîtres, les fripons, les dilapidateurs; j'ai développé les intrigues, les perfidies, les vexations, les cabales, les complots, les trames; j'ai annoncé les crimes, les attentats, les manœuvres, les menées des hommes d'état.

Quel étoit mon principe, mon but? Quel étoit mon plan, mon intention et mon désir?

Je n'en avois point d'autres. O peuple que j'ai toujours aimé ; pour faire rentrer dans les droits de la nature qui n'a point assigné de rang particulier à aucun de ses enfans, qui vous a conformés de même pour vous apprendre que vous étiez tous égaux et libres.

Eh ! pourquoi ne le seriez-vous pas? Tous les animaux qui existent, les poissons, les volatils, les quadrupedes ont reçu d'elle cet avantage. Il n'y a point de réplique à cet argument. Les hommes, nés libres, n'ont point consenti à se rassembler dans les villes, à se réunir en société pour se donner des maîtres cruels et paresseux, qui les maltraitassent et vécussent aux dépens de leurs sueurs et de leur industrie. Tout être raisonnable doit payer, doit apporter sa contribution nécessaire au bonheur de la société. Chaque individu y est obligé en proportion de ses facultés, et nul n'a le droit de tyranniser son semblable.

Voilà ce que j'ai publié, imprimé, affiché. Persuadé de cette éternelle vérité dont l'exécution assureroit le bonheur du genre humain, j'ai, dans tous les instans de ma vie, formé des vœux pour l'expulsion des tyrans et la fin de la tyrannie; j'ai, à l'heureuse époque de la révolution française, pris le premier la plume

pour venger le peuple des attentats contre sa liberté. Je me suis attiré des millions d'ennemis, de persécuteurs, mais je les ai provoqués et bravés; leurs menaces n'ont fait que m'enhardir et irriter mon courage. Aucun des monstres que j'ai terrassés, dégradés, anéantis, humiliés, n'a osé m'attaquer de front. J'ai ri des libelles, des récriminations, des calomnies de plusieurs à qui j'avois arraché les masques : désespérés de me voir, ferme et invulnérable, combattre sur la tranchée; trop lâches, trop foibles pour me répondre et me renverser, qu'ont-ils fait, qu'ont-ils opéré?

Peuple sensible et franc, ton ami *Marat* n'a pas besoin de te le répéter; mais pour que ta dernière génération sache de quelles horreurs ces monstres sont capables dans leurs craintes, leur impuissance, ils ont eu recours à une femme dont les charmes voiloient le barbare dessein.

O sexe enchanteur et trop souvent perfide! existes-tu donc sur la terre pour nos peines comme pour nos plaisirs? Il est donc vrai que tous les maux qui ont affligé l'univers n'ont été que l'ouvrage des femmes et des imposteurs, qui, par des raisons différentes, des moyens dissemblables, ont, dans tous les tems,

visé au même but, avec la même intention de subjuguer et de tromper les hommes pour les atteler à leur char.

O mes concitoyens! ô mes amis! ne vous attristez point de cette réflexion trop vraie! Que mon exemple vous éclaire. Je vous ai indiqué la route du bonheur et de la liberté; ayez de la constance et du courage, mon ombre vous guidera. Pour ne point perdre de vue le sentier de l'indépendance et de la prospérité; pour consommer la perte de vos persécuteurs acharnés; demandez à grands cris, et sans cesse, le juste supplice *des Brissot*, *Buzot*, *Louvet*, *Genisonné*, *Barbaroux*, *Gorsas*, *Guadet*, *Vergniaud*, *Lasource*, *Gardien*, *Kervelegan*, *Lanjuinais*, *Biroteau*, *Isnard*, *Valasé*, *Chambon*, *Lidon*, *Grangeneuve*, *Vigée*, *Lariviere*, et de tant d'autres scélérats, gagistes du parti anti-républicain, qui, comme des chantres de cathédrale, vociféroient chaque jour contre vous, et pour éterniser vos souffrances, étouffoient à l'envie les lumineuses, les salutaires représentations des *Robespierre*, des *Danton*, des *Thuriot*, des *Saint-André* des *Barrère*, et de tous les votans de la montagne, vos amis comme moi. Attachez-vous à discerner, à distinguer une foule de légis-

lateurs obliques, muets, et d'autant plus dangereux pour vous qu'ils affectent d'être modérés, et soufflent tout bas le feu de la discorde et de la guerre intestine.

Reconnoissez, par exemple, un *Condorcet* qui joue successivement tous les rôles, tous les personnages; souvenez-vous qu'il est un académicien vaniteux, un ci-devant marquis, un noble rampant, et qu'il ne peut ni ne veut être votre ami parce qu'il rapporte tout à lui-même et qu'il méprise le peuple.

Je me rappelle avoir vu dans *Homère*, le portrait de ce *Protée*, qui, en changeant de formes, de figures, échappoit sans cesse aux poursuites d'Ulysse: ce portrait ressembloit parfaitement au visage académique du sophiste *Condorcet*, qui, naguère, étoit tout brillant au *Capitole*, et qui vient d'être précipité de la roche tarpéienne. La postérité qui lira l'histoire de cet homme, croira qu'il a existé dans notre siécle plusieurs hommes de même nom, dont l'un a été *aristocrate*, l'autre *feuillant*, le troisième *jacobin*, le quatrième *marquis*, le cinquième, *philosophe*, le sixième, *républicain*, le septième, *révolutionnaire*, le huitième, *contre-révolutionnaire* etc. etc. etc. Et en effet pourra-t-on croire que le même homme ait été

un *marquis* intrigant sous l'ancien régime, et un *sans-culotte* déterminé pendant certaines époques de notre révolution? Pourra-t-on croire que ce soit le même marquis de *Condorcet* qui a défendu en 1789, à *Mantes*, les privilèges de la noblesse et qui, dans la même année, à Paris, s'est déclaré l'ennemi des ordres privilégiés? Comment pourra-t-on concilier *Condorcet* écrivant en faveur de la cour en 1790, et déclamant contre la cour en 1791; *Condorcet*, apôtre de la monarchie en 1790, proclamateur de la république en 1791 et 1792, et l'ennemi de notre constitution républicaine en 1793; *Condorcet* vantant *Lafayette* en 1790, condamnant *Lafayette* en 1792, et finissant comme *Lafayette*, en 1793; *Condorcet* s'élevant contre les clubs, en 1790, vantant les avantages des clubs, en 1793; *Condorcet* célébrant, en 1790, la vertu des rois, déclamant en 1792 contre les rois et regrettant, en 1793, l'autorité des rois; *Condorcet* célébrant en 1789 les avantages de l'ancien régime, vantant en 1792 les excès de la licence et de l'anarchie, et répétant en 1793 les mots de paix et de constitution? Qui pourra jamais suivre *Condorcet* dans l'assemblée de la noblesse, dans le club de 1789, dans la société

des jacobins, parmi les anarchistes, parmi les amis de la paix, parmi les républicains, parmi les royalistes dans l'assemblée législative, dans la *convention*, au milieu de la plaine, au sommet de la *montagne*. Il n'y a sans doute que *Condorcet* qui puisse expliquer tant de contradictions sur lesquelles le *Sphinx* lui-même eût été embarrassé.

Voilà des hommes sans principes, sans caractère, qui ne sont et ne parlent que selon les circonstances et leurs intérêts. Je vous préviens que j'en ai remarqué beaucoup de cette trempe dans la convention nationale. Toutes les autorités constituées, tous les corps administratifs, les communes, les sections regorgent de ces protées funestes et plus dangereux que des hommes reconnus par leurs sentimens et leurs opinions.

Défiez-vous, républicains, de ces traîtres, de ces pervers; s'ils trouvoient l'occasion de vous égorger, ils la saisiroient avec empressement et ne vous laisseroient que la douleur et les regrets de les avoir crûs, de leur avoir remis votre confiance; de quel désespoir alors vos ames ne seroient-elles point frappées? Il seroit peut-être trop tard pour revenir sur vos pas; dans tous les cas le mal seroit fait; il

est donc nécessaire de vous tenir sur vos gardes. Ne vous extasiez point sur les actions d'un homme ; ne le louez que quand il aura rempli sa mission avec fidélité, avec honneur, et qu'il ne sera plus en place.

On a crié, on a clabaudé après moi, après mes écrits, après mes dénonciations. On a regardé mes déclarations comme des calomnies. Elles ont pourtant toutes été justifiées par des événemens. Je ne me suis jamais mêlé d'astrologie judiciaire. Je n'ai jamais prophétisé au hasard comme les auteurs des almanachs bleus. Quand j'ai attaqué la probité, le patriotisme, la fidélité de certains personnages, j'étois instruit, je parlois avec connoissance, avec certitude. J'ai toujours été républicain dans le cœur et j'ai toujours rejeté la calomnie avec indignation.

O peuple trop souffrant, ne te conduis que par ma boussole. Je ne suis plus ton pilote, ton défenseur ; tes ennemis m'ont précipité dans le tombeau. S'il ne falloit que ma mort pour achever de te les faire connoître, je ne regrette point mon existence. Mon ombre voltigera toujours parmi toi, elle ne quittera point tes côtés. Indignée contre les monstres qui t'oppriment, elle te suivra par-tout, et de

mes cendres plaintives naîtront mille esprits patriotes qui me représenteront pour extirper les abus, pour l'effroi de tes bourreaux, pour mettre le comble à la gloire de leur précurseur; et bâtir, sur des colonnes inébranlables, le monument éternel de ton bonheur et de ta domination. Supporte avec patience tes angoisses et tes adversités, ne cède point aux inspirations perfides de ceux qui affectent de te plaindre pour lasser ton courage et te désarmer. Réfléchis au sort malheureux qui t'est réservé si tu te laissois séduire par des promesses insidieuses d'une abondance et d'une tranquillité que tu ne peux, que tu ne dois attendre que de toi seul. Souffre héroïquement, tes peines seront de courte durée; ouvre les yeux, tu en verras le terme prochain. Extermine sans miséricorde quiconque s'opposera à tes volontés suprêmes. Tu n'as reçu de la nature la raison, l'équité, l'industrie, les talens, l'activité, la bonne foi, la sagesse et la force, que pour te gouverner par toi-même, que pour jouir et vivre libre; la servitude ne doit être le partage que des ames sans honneur et sans énergie. Accable du poids de ta colère ceux qui oseront te flatter, ils auront des intentions malveillantes. Bientôt ta supériorité deviendroit nulle si tu les

écoutois. Rejette tous les gouvernemens; sois républicain pour être heureux, et si tu te souviens encore que *Marat* fût le plus chaud, le plus fidèle de tes amis; si tu te rappelles les persécutions continuelles qu'il a éprouvées pour t'éclairer, pour te servir; charge-toi de le venger, et tu ne le peux faire plus complettement, qu'en arrivant à grands pas au sommet de ta gloire et à la conquête de ton indépendance. N'oublie point, pour appaiser mes cendres plaintives, n'oublie pas de les arroser de quelques larmes et de jetter des fleurs sur mon tombeau.

Par un Républicain Français.

De l'Imprimerie de FRANKLIN, rue de Cléry, N°. 75.